

12. Plus déterminés par le Christ que par nous-mêmes

L'erreur de Pierre face au Christ qui lui annonce sa passion, sa mort et sa résurrection, est de refuser que le Christ le définisse plus qu'il ne souhaite définir lui-même le Christ. Judas aussi a trahi au moment où il s'est rendu compte que Jésus ne correspondait pas à ses attentes, à sa perception des choses. Mais, à la différence de Pierre, Judas ne s'est pas limité à s'opposer à l'événement du Christ : il voulait le détruire, le rendre totalement insignifiant, l'effacer. Pierre, par contre, avait la franchise d'exprimer la résistance qui l'opposait à l'événement du Christ ; et ainsi il a permis à cet événement de se confirmer contre ce qu'il était, lui, Pierre, ou ce qu'il croyait être. Et maintenant le Christ pouvait attirer Pierre avec une force encore plus irrésistible. C'est pourquoi Pierre s'est rendu compte, plus qu'avant, combien le Christ le définissait, déterminait son « moi », ses relations et toute la réalité.

Quand la vocation ne se grave pas dans notre vie, le problème n'est pas tant ce que nous sommes ou ne sommes pas, mais le fait que l'événement du Christ mort et ressuscité ne nous définit pas plus que nous-mêmes. Je suis parfois bouleversé par les conséquences extrêmes et folles qu'entraîne l'abandon d'une vocation. Mais quand on regarde de près, on se rend compte que le vrai problème n'est pas la fragilité, mais le fait que le Christ, qui devrait être tout dans la vocation, comme le ventre de la mère pour le fœtus, que le Christ n'a pas défini la conscience de soi, et par conséquent la perception de tout, plus que tout autre facteur qui peut être très noble mais ne correspond pas à l'événement du Christ. Saint Paul appelle cela « les réalités de la terre » (Col 3,2). « Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les réalités d'en haut : c'est là qu'est le Christ, assis à la droite de Dieu. *Pensez* [Paul utilise le verbe *phronein*] aux réalités d'en haut, non à celles de la terre » (Col 3,1-2).

« Les réalités de la terre » ne signifient pas nécessairement des choses viles, sans valeur, méprisables, mais ce qui n'est pas l'événement du Christ. Elles sont destinées à recevoir du Christ le centuples de leur valeur, mais ne coïncident pas avec l'événement du Christ.

Mais qui décide de leur valeur ? Notre cœur, notre « moi » qui se laisse déterminer par l'événement du Christ plus que par soi-même, et permet ainsi au Christ de définir ces choses, de leur donner le sens qu'elles ont en fonction du tout, ce tout qui est le Christ ressuscité.

Quand on comprend que l'infidélité insensée est le fruit de cette autodétermination, on comprend également que personne n'est à l'abri de ces conséquences extrêmes. En effet, refuser que Jésus nous détermine plus que tout le reste commence déjà par des distractions banales. Ou bien, parce qu'une personne, un moine, une moniale, n'a jamais été introduite dans ce sens des choses de Dieu, parce que dès le début a fait défaut l'éducation à mettre au centre de la vie et de soi-même l'événement du Christ plus que tout autre chose.

Il est déprimant de constater que même dans certains monastères, les années de formation initiale comme le temps du noviciat ne sont souvent pas consacrées à cela. On est pressé de faire autre chose, de s'occuper d'autre chose. Et cela vient souvent du fait que les éducateurs n'ont eux-mêmes pas été éduqués à accorder au Christ un espace de détermination plus important que tout le reste. Mais si l'on ne fait pas cette expérience au début, c'est comme si quelqu'un se mariait sans avoir été amoureux de sa femme ou de son mari, et cela fait que les sentiments du cœur ont toujours été et seront toujours déterminés et attirés par autre chose, surtout par son propre « moi ».

Il est par conséquent nécessaire de recommencer toujours à éduquer le « moi » à faire mémoire de celui qu'il a rencontré et qui l'a appelé à le suivre ; et que cette expérience de l'événement du Christ devienne un travail sur soi-même, et donc sur la relation avec tous et avec tout.

Quand on dit que l'événement du Christ doit nous déterminer, cela signifie, dans le christianisme, qu'il doit s'incarner en nous. Marie est le modèle de toute vocation achevée, car elle est le paradigme d'une personne, d'un « moi », d'un corps, d'une âme, d'un esprit, dans lequel le Christ a pu s'incarner jusqu'au fond, a pu se rendre présent jusqu'au fond. C'est-à-dire avec évidence, avec Son évidence, l'évidence du Christ. À travers la Vierge Marie, le Christ a pu se manifester soi-même avec une totale évidence. Le Christ s'est manifesté à travers Marie. Et c'est cela la sainteté. Un saint et d'autant plus grand qu'il rend l'incarnation du Christ plus évidente, la présence du Christ plus manifeste.

Et paradoxalement, cela accentue le « moi » de la personne, le rend fascinant pour les autres. Dieu n'appelle pas des doublures, ou des mannequins, qui simulent une présence humaine. Il appelle la personne, le « moi », avec toute sa liberté, avec toute sa nostalgie de bonheur, d'épanouissement personnel.

Saint Benoît nous demande cela dès le début, et cela veut dire à partir du « moi » de chaque personne qui se sent appelée et souhaite suivre sa vocation. Saint Benoît souhaite que vienne frapper à la porte du monastère un homme, un « moi », un « moi » qui vient avec tout ce qu'il est, sans censurer quoi que ce soit, et qu'il vienne surtout avec sa soif de vie et de bonheur (cf. Prol. 15), car si quelqu'un ne cherche pas la vie et le bonheur, il ne cherche pas le Christ, il ne cherche pas l'incarnation du Christ en lui. De fait, le Christ s'incarne pour donner la plénitude à la vie et au bonheur de chaque homme.

Quand le Christ nous appelle à le suivre, il vient répondre à la nostalgie de vie et de bonheur que nous portons dans notre cœur. Le cœur humain qui entend un appel émerge pour ainsi dire des flots de l'océan pour manifester qu'il existe, et que son existence est recherche de vie, de salut. Et c'est ainsi que s'affirme dans l'homme le « moi », une identité, sa qualité de personne.